

AU-DELÀ
DES LINCEULS

DU MÊME AUTEUR

Ouvre ton aile au vent, Phébus, 2021 ; Libretto, 2023

www.editionsphebus.fr

© Phébus/Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-7529-1322-7

ÉLOI AUDOIN-ROUZEAU

AU-DELÀ
DES LINCEULS

ROMAN

PHÉBUS

DÉCLARATION CONSTITUANTE

Nous, membres du Conseil révolutionnaire, par la grâce des dieux, après l'appel unanime qui nous est adressé par les villes du pays et celles récemment conquises d'accepter la proclamation de l'Empire, nous déclarons que nous considérons comme un devoir envers le bien commun de donner suite à cet appel et d'établir la dignité impériale sur l'ensemble du territoire connu et nouvellement conquis.

I. Mutatis mutandis ; Labor omnia vincit improbus

En changeant ce qui doit être changé. Un travail opiniâtre vient à bout de tout. Notre Révolution a fait subir une réforme radicale, mais elle n'a rien fondé de définitif. Seul l'Empire rétablit l'unité, la hiérarchie et les véritables principes du gouvernement aujourd'hui proclamés.

La Loi est amendée par la plus haute autorité, à savoir celle du Souverain. De là, la création d'un Conseil impérial, chargé d'exécuter, et d'une chambre extraordinaire : l'Éclésia. Les hiérarques en sont les mandataires. Ils sont nommés par décret impérial et chargés de discuter la Loi.

Le Peuple demeure maître de sa destinée. Rien de fondamental ne se fait en dehors de sa volonté.

II. *Dura lex, sed lex; Nemo censetur ignorare legem*

La Loi est dure, mais c'est la Loi. Nul n'est censé ignorer la Loi. Nul ne peut se prévaloir de sa propre turpitude. Tout comportement illégal sera sévèrement puni. Une Haute-Cour, aux représentants nommés par les magistrats des principaux Palais des Juges, réprimera seule les attentats contre la sûreté publique.

III. *Specialia generalibus derogant*

Les lois spéciales dérogent aux lois générales. Le Souverain a le pouvoir d'imposer des décrets extraordinaires sans consultation du Conseil impérial ou de l'Éclésià, notamment en matière fiscale et militaire.

IV. *Res communis*

Il existe des choses qui, du fait de leur nature, ne peuvent être appropriées. L'eau, toutefois, ne saurait être soumise à ce principe fondamental. Sa consommation demeurera contrôlée, au même titre que tout autre bien de première nécessité issu du ravitaillement général.

Les espèces animales sont libres par nature et se doivent de vivre dignement. Aucun animal ne saurait être l'objet de notre asservissement. Toute chasse est interdite, tout élevage prohibé, à l'exception des espèces dites « autorisées ».

V. *Aliud est celare, aliud tacere; Confessio est regina probatio*

Cacher est une chose, se taire en est une autre. L'aveu est la reine des preuves. Les gardes de la Révolution chargés de l'application de nos principes, les membres des comités de quartier, les femmes des fontaines

chargées de récolter les donations, les représentants du trésor impérial chargés de collecter l'impôt sont les représentants de l'État. Outre l'obligation qui leur est due, doit leur être livré tout élément néfaste à notre bien commun, tout élément hostile à notre sûreté collective. Une précaution excessive ne faisant pas de tort, il est vivement encouragé de partager auprès d'eux toute suspicion ou information passible de nous mettre en péril.

VI. *Cui bono*

À qui le crime profite-t-il ? Aux traîtres de l'Empire, ennemis intérieurs et extérieurs, comploteurs d'hier et de demain. Ceux-là doivent être combattus sur tous les fronts et éradiqués.

VII. *Jus soli*

Tout enfant né ou recueilli sur le sol de l'Empire en devient par nature un sujet et, dès lors, est tenu de combattre pour lui ; en premier lieu les hommes de seize ans accomplis jusqu'à vingt-quatre ans révolus.

VIII. *Terra nullius*

Les terres inhabitées sont déconseillées aux sujets de l'Empire. Seules les voies de circulation définies et délimitées peuvent être parcourues. Emprunter d'autres voies sans autorisation est passible d'arrestation. Tout sujet en déplacement se doit d'être muni d'un document d'identification. Tout sujet voyageant hors des routes balisées ou dépourvu d'identification sera considéré comme suspect.

IX. *Utilitas publica praeferenda est privatorum contractibus*

Il faut préférer l'utilité publique aux valeurs privées. Toute expropriation des biens est méritée et justifiable dès lors qu'une décision des juges est prise en la matière.

X. *Succensa sacris crepitet bene laurea flammis, omine quo felix et sacer annus erit*

Que le péttillement favorable du laurier dans la flamme sacrée nous annonce une année heureuse et protégée des dieux. Que les trois saisons nous soient clémentes. Puisse cette déclaration prodiguer à notre Empire des jours calmes et prospères.

Et que vive l'Impératrice !

Il paraît qu'autrefois les grenouilles avaient réellement existé. De nombreuses sources avaient été détruites et celles qui demeuraient étaient sujettes à caution. Elles vivaient soi-disant entre l'air et l'eau, le jour comme la nuit, emplissant les forêts de leur chant au cours de la saison nuptiale. Puis disparues, disaient certains, car trop sensibles aux rudesses des temps. Imaginaires, disaient d'autres. Certains allaient jusqu'à prétendre qu'à de rares équinoxes il était possible de les voir tomber du ciel, par pluies entières.

TAP, TAP, TAP.

Les bruits de pas du cordelier s'activant sur son toit arrachèrent Félix à son sommeil. Il tenta de s'y maintenir un instant encore, paupières closes. Ses draps étaient brûlants, sa chambre plus moite qu'à l'ordinaire. Une chaleur humide emplissait la pièce de cette mauvaise rosée typique d'ici, celle qui s'introduit sous les fenêtres, qui imprègne chaque surface, chaque mur, et jusqu'au plafond d'où perlaient quelques

gouttelettes, moins nombreuses pourtant, à l'image des averses de la troisième saison qui n'en finissait plus.

Félix se sentit coupable d'avoir dormi aussi longtemps et de se réveiller ainsi en fin d'après-midi, déboussolé et en sueur. Il attrapa sa boîte de vitamines et, bien qu'elles ne fussent à ses yeux qu'un remède illusoire, avala deux cachets. Il prit son gant de toilette, son savon, et gagna la salle d'eau commune du palier. Dans le pot placé à l'entrée, il saisit une première poignée de chlore et la jeta au sol. Puis une seconde qu'il déversa sur son corps nu et engourdi de sommeil. La poudre se dissipa en un nuage à l'odeur âcre. Félix attendit, les deux mains agrippées au petit lavabo. Cette crampe à l'estomac quand sa peau s'irritait sous le feu des antibactériens, il la ressentait après chaque toilette depuis qu'il était en âge de s'en souvenir. Bien qu'on ait eu tendance, au cours des années récentes, à se défaire de ces vieilles pratiques hygiénistes, Félix les avait conservées telles qu'on les lui avait enseignées à l'orphelinat. Il était l'un des rares occupants de son immeuble à utiliser régulièrement ce lieu d'aisance et ce savon bon marché.

Il inséra un jeton dans le boîtier métallique pour collecter sa ration d'eau. Il prit soin de fermer la bonde du lavabo, et ouvrit le robinet qui laissa échapper un étroit filet. La vanne se bloquerait au bout d'une quinzaine de secondes. Félix haïssait ce petit *clic* inquisiteur et il veillait toujours à arrêter l'écoulement une seconde avant son déclenchement.

Il aurait pu, bien sûr, avec une pièce d'un décime, tromper le mécanisme usagé du boîtier à eau : un stratagème découvert par son ami Edgar, du temps où il avait occupé cette chambre. Mais là encore, Félix s'en tenait à la rigueur la plus stricte, d'autant qu'il vivait sur les économies de sa toute dernière pension et devait compter chaque décime. Il fit sa toilette avec le peu d'eau récoltée et rouvrit la bonde. Un liquide blanc et visqueux s'échappa du siphon pour se déverser dans une bassine que le concierge utiliserait pour nettoyer les sols.

Si je le croise tout à l'heure, se dit Félix, il faudra que je lui parle des rations alimentaires. La sanction dont il avait écopé – celle d'être écarté du ravitaillement – avait pris fin il y a six jours, mais ses parts n'avaient toujours pas été livrées.

Un mois plus tôt, après des jours d'averses ininterrompues, une accalmie s'était offerte à tous, avec la promesse d'une sortie. Celle-ci, par un hasard du calendrier, avait coïncidé avec la fin des examens d'Edgar et de Félix. Ils avaient bu vite et mal. Aux alentours de minuit, ils avaient escaladé les grilles du service des omnibus impériaux, puis forcé le box d'un gros percheron gris. Edgar tenant les rênes, Félix assis en croupe, ils s'étaient échappés hors de la ville, jusqu'à l'entrée de l'ancienne route de l'ouest. Devant eux, la voie désaffectée disparaissait dans un immense couloir d'ombres végétales. La route, recouverte de

ronces, demeurerait perceptible çà et là grâce aux traces de peinture blanche, ternies, mais ravivées par la pluie.

Edgar avait voulu prendre la direction de la côte. Sans penser qu'ils auraient à traverser les zones inondées des marécages et bien d'autres dangers qu'il avait sous-estimés. Ils s'étaient engouffrés à vive allure dans un premier tunnel, se baissant de temps à autre pour éviter de se heurter aux vieilles structures métalliques. Edgar était excellent cavalier, mais manquait de prudence. Il talonnait sans cesse les flancs du percheron qui, n'étant pas habitué à une telle cadence, écumait. Le duo était déjà loin lorsque l'accident s'était produit. Edgar avait aperçu trop tard un grand chêne étendu sur la route et avait tiré sur le mors avec une telle violence que le cheval, après s'être raidi, avait chuté lourdement. Félix s'en était sorti avec quelques écorchures, mais le fémur d'Edgar s'était brisé sous le poids de la bête. Félix avait couru jusqu'au village le plus proche et conduit sur place deux brancardiers. Un garde forestier s'était chargé de le mener ensuite au poste de cette bourgade inconnue, au bord du fleuve, où il avait passé le reste de la nuit. Là-bas, on l'avait un peu secoué, mais moins qu'on aurait pu le faire à la Conciergerie, et Félix, malgré son apparence chétive, avait su encaisser les coups.

Dès le lendemain, les deux jeunes prévenus avaient été entendus par un juge venu du Palais. Félix dans sa cellule, Edgar menotté sur son lit de dispensaire. Les faits étaient graves et remontèrent jusqu'à la direction

de la Haute-École qui menaça de les priver de leur diplôme. Mais grâce au père d'Edgar, à son argent et à ses relations, l'affaire avait fini par se tasser. En revanche, une sanction ne put leur être épargnée : la suspension, pendant un mois, des lots du rationnement. Cette condamnation était monnaie courante dans l'Empire, l'une des moins sévères. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que l'un comme l'autre étaient suspendus des listes de la Commission du ravitaillement. Et ce n'était pas tant de se débrouiller sans lentilles ou sans huile qui contrariait Félix – il en dénicherait sans problème au marché noir et il pourrait aisément vivre avec un peu de suif, de margarine et de biscuits. Non, c'était de devoir faire la queue une énième fois dans les longs couloirs du Centre d'approvisionnement pour remplir encore et encore d'innombrables papiers. Une corvée que son gardien pourrait lui éviter, s'il le trouvait dans un de ses bons jours.

Félix retourna dans sa chambre et attrapa sur l'étagère un vieux sachet en papier : le café laissé par Edgar. Il devait être là depuis un moment. Félix n'en buvait pas et préférait encore l'ersatz. Le café-nouveau, cultivé au sud de l'Empire, avait un goût acide que le sucre ne parvenait pas à couvrir. À défaut de pouvoir se mettre autre chose dans le ventre, Félix moulut les grains secs et noirs comme la suie et mit à bouillir ce qu'il lui restait d'eau. En attendant que le breuvage s'écoule, il alla s'accouder à la fenêtre.

Les cordeliers finissaient de débarrasser la rue de ses linceuls qui, tendus d'un immeuble à l'autre, filtraient à la seconde saison une partie des rayons meurtriers du soleil, abritaient les passants de l'humidité de la troisième – celle qui venait de s'achever – et du vent de la première saison qui s'annonçait déjà. Demain, de très bonne heure, on déplierait de nouveau – selon les quartiers – les grands draps de lin, de chanvre ou de coton, qui ombragent les boulevards et plongeaient la ville dans une atmosphère laiteuse. Au sixième étage, Félix ne bénéficiait pas de leur précieuse protection, d'où la moiteur qui régnait dans sa chambre. Au moins pouvait-il profiter du vent. Il s'annonçait depuis quelques jours, chassant les toutes dernières pluies, et l'on commençait à entendre le bruit d'ailes régulier des moulins du quartier.

Les ouvriers se déplaçaient, une corde dans chaque main. Ils ressemblaient à des forains, à des acrobates du ciel dressant un cirque colossal, en constante représentation. En les admirant, ce jour-là, tout entourés de blanc et de gris, Félix crut voir des récolteurs de sel à peine sortis de leur mine. Chacun de leurs gestes était minutieusement réglé pour éviter la chute. Le dernier linceul de la rue était sur le point d'être remonté.

– Tout doux, les gars, tout doux, cria l'un d'eux sur le toit d'en face. Ça souffle un peu. Tirez à droite ! À droite !

Le voile glissa lentement le long du cordage et la rue se gorgea de la lumière du soir. Une lumière

douçâtre dont les rayons ocre et mauve nappaient le ciel. Un peu d'air caressa son visage. Félix contempla les toitures de la ville, scintillantes de reflets cuivrés.

FÉLIX AVALA SON CAFÉ sans plaisir, enfila son pantalon et ses chaussures. Le cirage ne dissimulait pas leurs bouts usés, mais il n'avait pas de quoi s'offrir une paire convenable. Sa veste était au pied du lit. Il sortit de la poche intérieure une petite grenouille d'or. Une curiosité polie et mate à force d'être passée entre les mains d'Edgar. Il l'avait perdue lors de sa chute à cheval. Félix l'avait aperçue entre les herbes hautes, grâce à la lanterne du garde forestier, et l'avait ramassée de justesse.

Il savait que cet objet avait appartenu à la mère de son ami. Ce qui avait été l'élément d'une broche était devenu une sorte de petit talisman pour Edgar, une amulette qu'il gardait toujours sur lui.

Il paraît qu'autrefois les grenouilles avaient réellement existé. Félix voulait bien le croire, mais Edgar en doutait. Au fond, cet animal lui correspondait assez bien : nocturne, et ces derniers temps introuvable, voire disparu à jamais.

En replaçant délicatement la grenouille d'or dans la poche de son pantalon, Félix se piqua sur un objet dur et froid : l'insigne reçu des mains hésitantes du doyen de la Haute-École. Constitué d'un ruban bicolore et d'un camée de résine rehaussé d'une fausse pierre en verre taillé, l'Impératrice y était représentée à l'âge où elle avait été portée au pouvoir, trente ans plus tôt. Un pouvoir qu'elle était parvenue à conserver depuis, et même à accroître au-delà des frontières initiales de l'Empire. Aux yeux de toute la génération qui l'avait propulsée au sommet, elle avait incarné un nouveau destin collectif. Les pénuries n'avaient pas cessé pour autant, et les restrictions non plus. L'Impératrice avait demandé à ses peuples de lui faire toute confiance, selon la mission qui, disait-elle, lui avait été dictée en rêve.

Sa dernière apparition remontait à un lointain discours face à l'Éclésià, devant les membres du Mouvement. Un portraitiste de *La Gazette* avait immortalisé la scène. Malgré ses soixante ans célébrés en grande pompe, ses traits juvéniles – presque enfantine – semblaient intacts, comme sur l'insigne de Félix. Cela ne faisait qu'alimenter sa légende, car il était rare de vivre si longtemps.

Tout en scrutant son insigne, preuve du diplôme dont il avait failli être privé, Félix se remémora la piteuse réception de la semaine passée. En l'absence d'Edgar, il s'y était ennuyé à un point qu'il n'imaginait pas retrouver un jour, et qui lui rappelait son enfance.

Il se souvint de l'impression désagréable et persistante qui s'était emparée de lui lors de la cérémonie. Ce bijou de pacotille que le doyen de la Haute-École avait piqué sur sa poitrine, il était censé le porter chaque jour. Mais il ne pouvait s'y résoudre. Il le reposa avant de sortir.

– Bonsoir ! Vous êtes là ? Il y a quelqu'un ?

Félix martela les carreaux de la loge du concierge. Il le suspectait d'être à l'intérieur, car une lumière filtrait à travers les rideaux. L'homme dormait souvent, du fait d'une cruelle addiction à l'opium. Cela présentait des inconvénients, mais aussi quelques avantages. Contrairement à la plupart des concierges, il surveillait mal et parlait peu. Faute de réponse, Félix se résigna à se rendre lui-même au Centre d'approvisionnement. Au fond, cela tombait bien, car Edgar habitait quelques rues plus loin. Maintenant qu'un mois était passé, il se sentait en droit de lui rendre visite malgré l'interdiction paternelle.

Au bout de la rue, au niveau du carrefour, ni voitures à cheval ni cochers à leur place habituelle. Seuls quelques cyclistes guettaient le client. Il en reconnut un aux yeux gris qui avait la fâcheuse manie d'aller répéter tout ce qu'il entendait à la Conciergerie, moyennant quelques pièces de cuivre. Félix l'évita et se dirigea vers le cimetière, haut lieu du marché noir et de la criminalité, poursuivant son chemin jusqu'au Grand-Jardin. Les arbres, pour la plupart, y avaient

dépéri. On avait sculpté sur certaines souches, vestiges de leur présence d'autrefois, des visages grotesques. Le Jardin était désert. Les linceuls ne pouvant être hissés sur de telles surfaces, personne ne se rendait sur ce terrain vaste et aride, aux grilles toujours ouvertes, à la réputation de coupe-gorge où il était conseillé de « marcher vite ». Mais marcher vite n'était pas dans les habitudes de Félix qui n'hésitait jamais à emprunter ce raccourci, sûr au moins de n'y croiser aucune connaissance. Au niveau de l'ancien bassin, à sec depuis des années, son pas traînant souleva un amas de poussière qui le prit à la gorge. Et tout en avançant entre les arbres morts et les statues mutilées, il sentit comme un goût de cendre sur son palais.

Un peu plus loin, la rotonde offrait un spectacle tout autre. Un petit groupe de *pleureuses* en occupait le centre. Mieux valait contourner les filles des fontaines quand on avait les poches vides. Félix évita leurs regards et remonta la pente de la rue qui menait jusqu'au Temple. De part et d'autre des colonnes flottaient le drapeau de l'Empire et celui du Mouvement. Un garde de la Révolution surveillait les couleurs. Pauvre imbécile... pensa Félix, comme si quelqu'un était assez fou pour tenter de les voler... Il n'avait pas grande sympathie pour ces jeunes embrigadés. On les appelait les *mésanges* en raison des teintes bleu pâle et safran de leur uniforme, et aussi de la cruauté de ces petits charognards. Venus de la campagne pour la plupart, ils envahissaient la ville pour mettre en œuvre une

Révolution qu'ils n'avaient pas faite et, pour beaucoup, jamais connue. Félix poursuit son chemin jusqu'à la Commission du ravitaillement dont il trouva les portes closes. Satisfait de reporter cette démarche à un autre jour, il hésita à se rendre à la Haute-École, mais, à cette heure, elle aussi risquait bien d'être fermée. Félix aurait voulu revoir l'homme au teint pâle avec qui il s'était entretenu la semaine passée. Lui annoncer qu'il avait changé d'avis, qu'il désirait amorcer avec lui les procédures d'intégration au Mouvement. Il deviendrait l'adjoint discret d'un hiérarque d'ici. Enfin... rien n'était sûr. Peut-être se verrait-il forcé de déménager à la capitale ? À cause de toutes les complications survenues après l'accident, ni lui ni Edgar n'avaient pu poser leur candidature pour le Haut-Service. De prime abord, il s'était dit que cela était peut-être mieux ; qu'il trouverait un poste de second plan qui ne l'obligerait pas à quitter sa ville natale. Mais les choses ne s'étaient pas présentées ainsi.

– Vous ne venez que maintenant ? s'était étonné l'orienteur. Je ne vais rien vous apprendre : votre niveau d'entrée dans le Haut-Service dépend principalement de votre carnet d'adresses. Et le vôtre me semble bien maigre... Ceux qui, comme vous, jouissent du statut de boursier n'ont pas autant traîné et sont venus me voir parmi les premiers... Comment pouvez-vous espérer passer par la petite porte sans aucune recommandation ? Tous les postes sont pourvus depuis quinze jours, vous comprenez ?

L'homme au visage triste avait sorti un épais dossier d'un tiroir. Il en avait tourné les pages une à une, mais, au fur et à mesure, sa mine s'était affaissée davantage. Le silence s'était installé, rythmé par le bruit de ses longs soupirs.

– Vous avez pensé à l'Armée impériale ?

– L'Armée ?

– Vous êtes pupille. Vous avez forcément été formé aux exercices de guerre. Et je vois que vous avez participé à presque tous les séjours militaires ; seuls les derniers ont été manqués. Vous pourriez intégrer le corps de votre choix, et directement avec le grade de sous-officier, si vous vous portiez volontaire. Ce n'est pas rien.

Félix ne répondait pas, tétanisé au simple souvenir des exercices de tir à balles réelles.

– L'obligation militaire est une des clauses de votre contrat avec la Haute-École, vous ne l'ignorez pas ? reprit l'orienteur.

Il ne l'ignorait pas. Il était vrai que l'institution avait été créée à la Révolution selon un règlement d'inspiration militaire.

– Rassurez-vous, cela fait un moment que nous ne sommes pas entrés en guerre. Ce n'est pas demain que l'ennemi pourra revendiquer nos territoires à l'est. Notre armée demeure de loin la plus puissante. Votre travail se limiterait à la formation des recrues. Assez mal payé, je l'admets, mais nourri, logé, blanchi, exactement comme vous l'étiez ici. Pensez-y.

Félix se contenta d'une réponse brève.

– Vous venez de suggérer vous-même que l'armée n'était pas un métier d'avenir. Je préférerais me tourner vers autre chose.

– Autre chose, autre chose... Et le Mouvement ? On y fait de très belles carrières.

LE MOUVEMENT... se disait Félix en marchant sans but ni réelle direction. La ville était vide, et ce vide lui apparaissait à son image. Aussi peu de promeneurs que de cochers. Chacun était cloîtré chez soi et ne se pressait pas pour sortir. Le vent d'ouest était décidément trop chargé et si insalubre qu'il fallait se couvrir le nez et la bouche pour pouvoir respirer. Où était donc passée la maigre joie de vivre des jours annonciateurs des récoltes ?

Il aurait voulu rendre visite à Edgar, lui rapporter les clés de son appartement ; une excuse pour tenter de le croiser avant son départ pour le Rhin, l'une de ses dernières chances de lui dire au revoir.

Il n'était pas chez lui, du moins au dire de la concierge qui lui interdit l'accès à l'escalier. Derrière sa grande table, elle tamponnait de vagues papiers étalés sur le registre qui archivait les allées et venues. Elle refusa de livrer la moindre information à Félix. Depuis son fauteuil, la gardienne le toisait d'un air supérieur, un

peu comme le juge qui l'avait condamné un mois plus tôt. « Encore toi... » avait-elle soupiré, lui rappelant qu'il n'avait plus le droit de se rendre ici. Félix avait protesté. Il ne voyait pas comment Edgar – avec une jambe plâtrée – pouvait être absent de chez lui. Il tenta par tous les moyens de convaincre la concierge de le laisser passer, mais celle-ci avait haussé le ton : « Tu vas partir ? J'ai toujours détesté les foutriquets dans ton genre. Je ne sais pas ce que tu veux, ni ce que tu cherches à vendre, mais ça n'intéresse personne. Va voir ailleurs, et retire tes mains de ma table. »

Félix tourna les talons, blessé. Il aurait pu tenter de soudoyer la concierge ou de lui répondre sur un ton de menace : « Vous savez... en réfléchissant un peu, madame, on a tous quelque chose à se reprocher. N'avez-vous pas dans votre loge un canari en cage ? Je l'ai entendu souvent, quand le soleil entrait dans la cour... » Comme chacun par ici, il connaissait les règles du jeu. Mais il n'en fit rien. Qui sait ce que ce dragon aurait pu encore lui cracher au visage.

Ses pas le portèrent jusqu'à un pont. Le fleuve bouillonnait, il faisait presque nuit. Félix regarda s'éloigner les dernières péniches, observa les petits voiliers clapotant les uns contre les autres et dont le vent faisait tinter les cloches. Sur l'un d'eux, un homme avait fixé son hamac et somnolait dans l'hésitante fraîcheur du soir. Un second batelier s'extirpa de sa cabine en titubant et se soulagea dans le fleuve. Félix n'avait ni l'envie ni le

courage de le dénoncer. Dans les barques abandonnées le long des hauts murs verdis, des vagabonds tentaient de s'endormir.

D'ordinaire, à cette période, ils en étaient chassés, et les quais fleurissaient. Les riverains émergeaient et repeuplaient les buvettes. Mais cette année, rien. Aucun préparatif. Aucune migration forcée. Il devenait de plus en plus clair que l'Impératrice ne ferait pas étape ici pour le pèlerinage de sa Révolution ou pire, qu'elle ne prendrait pas la peine de faire le voyage. Les absences répétées de la souveraine d'une année sur l'autre privaient les villes de l'Empire de ses rares jours de fête : de la cérémonie officielle d'une part, ainsi que de toutes les célébrations parallèles, plus ou moins tolérées, inaugurant le passage à la première saison, synonyme de fertilité et de richesse.

Félix imagina la rumeur des quais remonter jusqu'à lui. Celle de cette minuscule vie clandestine où l'on se prenait à rêver, quand les mésanges n'y descendaient pas pour couper court à la musique les soirs où elles se sentaient le sang chaud. Malgré leurs efforts, la petite foule noctambule reprenait sans cesse possession des lieux, se reconstituait inlassablement quand on la dispersait, et s'éclipsait d'elle-même lors des grandes chaleurs. Cette année cependant, l'Impératrice ne viendrait pas.

Félix leva les yeux. Le ciel était d'un bleu profond. Il aperçut une première étoile au-dessus de lui. Une

deuxième, puis une troisième... Sur les berges, comme pour les imiter, les lanternes auraient dû s'allumer les unes après les autres et des jeux de lumière se former à la surface de l'eau. Le soir tombait, sans perspective. Il reconnut sur la rive voisine le large bac de bois où l'on dansait d'habitude pendant trois jours en attendant le passage impérial : il était réduit à sa fonction première, celle de lavoir. Voûtée dans la pénombre, une petite vieille finissait de rincer son linge dans l'eau tiède.

Il descendit l'escalier vers les quais et longea le fleuve. Il se retourna par moments, jetant un regard par-dessus son épaule. Depuis quelques jours, Félix avait l'impression non pas d'être suivi, mais plutôt d'être observé par un drôle de type qui le scrutait sur son passage, les yeux plissés derrière deux grands verres de myope. Un peu comme s'il essayait de le situer. Comme s'il l'avait connu dans un passé lointain. Félix, plutôt que se confronter à lui, avait préféré l'éviter, persuadé qu'il faisait erreur.

Fort heureusement, il ne donnait pas l'air de faire partie des *sombres*. Les agents de l'Empire étaient maîtres en matière de dissimulation et de filature, c'était bien connu. Ils étaient presque invisibles. L'homme qui le dévisageait au contraire avec une insistance doublée d'indiscrétion ne pouvait travailler à la Conciergerie.

Félix remonta les marches du quai et tenta de retrouver son chemin. Il accéléra le pas, car la nuit était tombée. Il n'avait pas assez d'argent pour se payer un

fiacre et, d'ailleurs, il n'en circulait presque pas. Passant machinalement la main sur sa cuisse, il sentit, à travers le tissu, la petite grenouille d'or. La sienne à présent, depuis la disparition de son précédent propriétaire. Appréciant ce maigre poids de bonheur et de chance, Félix retourna se fondre dans l'obscurité des rues, le col de sa veste redressé pour se protéger du vent et se donner un peu d'épaisseur.

Trois coups. C'était autrefois le prélude de ces petites pièces que l'on nommait «Mystères». Trois coups sur le devant d'une scène, pour signifier la venue d'un tableau; pour dire que l'on «entrait» dans un monde autre, fait de croyances et de superstitions. Un monde de violence, à en croire la force avec laquelle les trois coups étaient frappés pour réclamer le silence des foules.

TAP, TAP, TAP.

Les bruits de pas du cordelier, ceux de l'aube cette fois, arrachèrent de nouveau Félix à son sommeil. Il tenta de s'y maintenir un instant encore. Un rêve l'avait tourmenté presque toute la nuit : il sillonnait une route sans lumière. À son réveil, il se sentait exténué, comme s'il avait réellement parcouru une bonne dizaine de lieues à pied depuis son lit.

Ses paupières étaient aussi lourdes que ses jambes. Félix avait suivi une silhouette humaine, à la fois imposante et légère. Il tentait de la rattraper, criait lorsqu'il

en était enfin proche, mais l'homme n'entendait rien, ou faisait mine de ne pas entendre, et accélérât d'un pas rapide. À terme, Félix s'était arrêté, épuisé, dans une petite auberge. L'inconnu y était arrivé bien avant lui, et Félix l'avait trouvé attablé devant un verre de vin, un grand pain entamé et la carcasse d'un poisson. Il était entouré d'une foule dont il captait l'attention. Tous le dévisageaient avec insistance, et beaucoup riaient à chacun de ses gestes. Lorsque son regard, d'un vert inhabituel, croisa celui de Félix, ils se reconurent.

Il s'était réveillé à cet instant précis. Autour de lui tout était noir, au point qu'il avait mis quelques secondes à se souvenir de l'endroit où il se trouvait. Au-dehors, une tempête se levait. La vitre vibrât sous les assauts du vent. Le sifflement montait dans les aigus d'une façon déchirante, semblant imiter le hurlement d'un chien. Dans sa mansarde, Félix se sentit seul comme dans la cabine d'un navire en détresse.

Le pas lourd, il se dirigea vers la fenêtre. Il était encore tôt, à en croire la lumière. Malgré le vent, il l'ouvrit largement afin d'aérer la pièce. Les cordeliers s'activaient sur les toits d'en face. La saison nouvelle était pour eux la plus dangereuse. Le vent d'ouest soufflait chaque matin, reconnaissable à son odeur marécageuse, aux relents fétides, provenant des zones d'épandage autour des grandes fermes d'État. Félix

tenta en vain d'allumer sa petite lampe bouillotte. Il l'avait achetée sous le manteau à une employée du Crédit impérial qui l'avait roulé. Il opta pour sa lumière de secours : une cuillère à soupe entortillée sur son manche, et tenant en équilibre ; un système de son invention, datant de l'orphelinat et qui, avec des mains expertes, un peu de suif et une mèche en coton, lui procurait un éclairage à peu près suffisant. Elle avait pour seul défaut de brûler plus vite que l'huile ou le gaz extrait des marais. On devait la rallumer tous les quarts d'heure.

Félix prit un livre qui traînait par terre. De nombreux passages manquaient, disparus ou abîmés par les précédents propriétaires. Sa lecture en fut laborieuse, d'autant que son esprit était ailleurs. Il se décida à sortir, malgré l'absence de tout programme précis. Retourner au Centre d'approvisionnement ? Passer par la Haute-École ? Tenter une nouvelle visite chez Edgar ? Félix était sûr qu'il était à nouveau sur pied. Même avec un plâtre et des béquilles, ce fauve entravé n'hésiterait pas à braver les recommandations des médecins.

Sa toilette achevée, Félix enfila ses vêtements de la veille. Faute de moyens pour se payer l'eau et les lessives, il privilégiait le noir afin de cacher l'usure et la saleté ; il préférerait laver son corps plutôt que ses habits qui séchaient mal dans la mansarde. Il n'en finissait pas de trouver des astuces pour camoufler sa pauvreté. Seules ses chaussures résistaient à ses subterfuges. Il

savait bien que cela ne pouvait plus durer. De toute façon, personne ne l'invitait.

Félix se regarda dans le miroir afin de boutonner sa dernière chemise. Son ventre s'était creusé. Ses côtes étaient saillantes. Le peu de poids qu'il avait tant peiné à gagner l'année passée était déjà perdu. Rien de tragique : il pourrait aisément farder ses joues cireuses, mais la tâche était plus difficile pour les cernes. Dans ses vêtements foncés, Félix pouvait constater, non sans grimacer, qu'il avait presque l'allure d'un homme de la Conciergerie.

On aurait aussi pu le prendre pour un être taciturne, la ville en comptait tant. Pourtant, il ne l'était en rien. Félix – c'était lui qui avait choisi ce prénom dans le long registre qu'on lui avait tendu, le jour de ses sept ans. Le plus sobre dans la liste de ces noms à la mode impériale, rutilants ou lyriques. Il avait fini par s'y habituer et, découvrant sa signification latine, il trouva même qu'il lui allait bien. Car il n'était pas un jeune homme malheureux, non. Ces derniers temps, toutefois, les choses avaient changé ; après l'accident, sa garde à vue brutale et l'éloignement d'Edgar.

La remise des diplômes ne cessait de lui revenir en tête. L'école n'avait accepté sa présence qu'à la dernière minute. Pourtant ses résultats étaient corrects, meilleurs que ceux d'autres aspirants reçus de justesse ; d'un geste magnanime, on l'avait invité, en oubliant sa comparution récente devant l'Instance de discipline. Peut-être le père d'Edgar y avait-il été pour quelque

chose ? Félix l'ignorait. Mais il avait été surpris de voir son nom en caractères d'imprimerie inscrit sur un papier de qualité arrivé par courrier quelques jours avant la fête. Avec beaucoup de retard, certes, on avait tout de même fini par le convier.

Le soir venu, il comprit qu'il n'était là que pour grossir les rangs : il manquait bien les deux tiers de sa promotion, ce qui donnait à cet événement, déjà peu prometteur, un aspect plus lugubre encore.

Le bâtiment réservé par la Haute-École pour la remise des diplômes affichait une façade imposante, mais l'intérieur était décrépi. La cérémonie avait eu lieu dans les plus hauts étages, mieux conservés. Les portes donnant aux étages inférieurs étaient condamnées. Les planchers, rongés par cette lèpre des maisons qui avait eu raison d'une bonne moitié des logements de la ville, étaient près de s'effondrer. L'escalier de marbre, en partie fissuré, était grossièrement recouvert d'un tapis gris taupe. Dans la lumière sinistre du gaz des marais qui éclairait la salle, les silhouettes se découpaient avec netteté. Parmi les futurs diplômés, il y avait plusieurs ingénieurs, avec qui les aspirants de la Haute-École partageaient les locaux. On ne les voyait que rarement, puisqu'ils étaient envoyés sur tout le territoire de l'Empire soit pour la rénovation d'anciens canaux, soit pour l'aménagement de nouvelles jonctions fluviales. Les moins chanceux se retrouvaient à l'ouest pour la gestion des

marécages ou pour la reconstruction de digues marines. Un travail titanesque qu'il fallait reprendre chaque année.

Félix avait pu constater que le doyen, malgré son âge, voyait tout. Il demandait aux serveurs de séparer les garçons et les filles dès lors qu'ils se parlaient de trop près. Les diplômés étaient les serviteurs de demain, formés à porter à bout de bras un Empire qui prenait l'eau de toute part. S'ensuivait leur prestige. À ce titre, ils se devaient de montrer l'exemple. L'accès au bar était limité car, ici comme ailleurs, l'alcool n'avait pas bonne presse. On le jugeait responsable de tous les maux dont souffrait le pays. L'Impératrice avait souhaité l'interdire, mais ses conseillers l'avaient mise en garde : l'alcool demeurait une source essentielle de revenus pour l'Empire.

Dans le haut salon blanc, à défaut du fils, Félix avait repéré le père, en pleine conversation avec le recteur. Maîtres en matière de discrétion, les deux hommes chuchotaient, afin qu'aucune résonance des plafonds ne trahisse leur propos. Le hiérarque Falguière s'excusait-il pour l'absence d'Edgar, convalescent après son accident ? Le recteur lui rappelait-il l'importance de son soutien avant de lui demander, en même temps que des fonds supplémentaires, des nouvelles de l'Impératrice ? Le hiérarque, prestigieux ici, mais insignifiant à la capitale, était relégué sur les plus hauts gradins de l'Éclésia lors des réunions saisonnières. Ne portant ni écharpe ni frac, personne ne pouvait

reconnaître ce petit monsieur corpulent et poli, sans profondeur apparente : peut-être sa plus belle arme politique. Félix s'était approché du père d'Edgar qu'il n'avait pas vu depuis son dernier retour de Fourvière. Aux questions de Félix à propos de l'Impératrice, le hiérarque s'était contenté de confirmer les rumeurs qui se colportaient ces temps-ci. « Elle ne fera pas le voyage cette année » ; « Elle se porte assez mal » ; « Elle prépare quelque chose ». La conversation avait été courtoise jusqu'à ce que Félix s'enquière d'Edgar. Le hiérarque, à l'instant même, lui avait jeté un regard de glace et s'était éloigné.

Pourquoi tant d'hostilité ? Le tenait-il pour responsable de l'accident ? C'était tout à fait possible. Le père d'Edgar avait toujours eu, à l'encontre de Félix, une idée fausse. C'était lui, pensait-il, qui avait tiré son fils vers le bas. Or, c'était exactement le contraire... Avant de connaître Edgar, et avant de rencontrer sa sœur, Félix était un élève assidu et sérieux. Logé sur place au cours des premières années à la Haute-École, recevant chaque année sa pension de pupille, il avait cherché à se positionner dans le peloton de tête des aspirants, ambitionnant une belle carrière dans le Haut-Service. Mais dès l'instant où Edgar d'un côté et Astrid de l'autre étaient entrés dans sa vie, tout était parti à vau-l'eau.

« Edgar Aimé Falguière... » La voix du recteur s'était enrouée légèrement. « *In absentia* », avait-il appuyé. Le latin était d'usage à la Haute-École. Une exigence de

l'Impératrice, dont on connaissait le goût pour tout ce qui touchait de près ou de loin à l'Antiquité. Le hiérarque s'était avancé et avait reçu l'insigne de son fils. En découvrant le second prénom d'Edgar, quelques rires s'étaient fait entendre dans l'assemblée, très vite couverts par une salve d'applaudissements. Félix était l'un de ceux qui savaient de longue date pourquoi Edgar le dissimulait. Non pas parce qu'il ne l'aimait pas, mais parce qu'il avait été choisi par une mère qui devait l'abandonner trois ou quatre années après sa naissance. Un prénom qu'il avait l'impression de porter comme une mauvaise blague de sa *nourrice*. C'est ainsi qu'il la nommait lorsqu'il se trouvait forcé d'en parler. Sa mère était jeune. Elle avait fui sur les routes et, dans les maisons de jeu de l'Empire, on avait perdu sa trace. En souvenir, Edgar n'avait d'elle que cette petite grenouille d'or.

APRÈS LA REMISE DES DIPLÔMES, l'orchestre avait ouvert le bal. Aucun diplômé n'avait dansé. Félix avait cherché quelqu'un à qui parler. Il avait salué rapidement quelques camarades appréciés et en avait évité d'autres. Mort d'ennui, il s'était frayé un chemin jusqu'au balcon pour prendre l'air. Il espérait y retrouver Victoire, l'une des rares personnes avec qui il se sentait complice. Mais il se rappela que son nom, tout comme celui d'Edgar, avait résonné *in absentia*.

Félix regrettait d'être venu. Malgré tout, il n'éprouvait aucun ressentiment. Libéré des dortoirs de l'orphelinat et d'un avenir à la caserne, il avait été heureux d'être accueilli dans cette école qui l'avait logé, nourri et blanchi pendant trois ans, avant qu'Edgar ne lui propose de vivre dans sa mansarde, préférant lui-même séjourner dans l'appartement de fonction de son père.

Félix évita soigneusement tous les autres porphyrogénètes. La relève était bien là ce soir. Belle et clinquante, fraîche comme la saison nouvelle. Avec son insigne

au col, Alexandrine paraissait en être l'ambassadrice. Il le voyait sans peine : tout irait bien pour elle, et pour les autres aussi. Ils étaient confiants dans leur avenir. Au milieu d'eux, Félix se sentait égaré.

Tout en se remémorant la soirée, au moment d'enfiler ses chaussures meurtries, Félix commençait à deviner l'essentiel. Il paraissait clair que son ami s'était lassé, chose que Félix avait toujours redoutée. Peu importait la cause, il n'avait pas cherché à renouer le contact ; il l'évitait. Contrairement aux années précédentes, il ne l'avait pas invité à passer quelques jours sur les rives rhénanes dans le petit pavillon familial où il se réfugiait dès que se manifestaient les premières odeurs de l'ouest. Edgar était inconstant, comme sa sœur au fond. Félix le savait bien, mais avait espéré échapper au lot commun.

On n'avait besoin de lui nulle part. C'était cela, la vérité. L'idée qu'il arrivait trop tard, qu'il s'était caché derrière tout un fatras d'excuses pour reculer devant l'obstacle, ne cessait de le tourmenter. Félix n'avait sollicité personne, il avait laissé filer toutes les opportunités. C'était absurde. Après avoir tant semé pour s'élever, il avait tout abandonné et il n'avait plus rien.

Il ne lui restait plus qu'à accepter cette piètre alternative proposée la semaine passée par l'orienteur. Rejoindre le Mouvement... Il était loin d'être enthousiaste à l'idée d'entrer dans ce cimetière vivant dont

même les adorateurs de la Révolution et de l'Empire se détournèrent. Il ne pouvait en vouloir qu'à lui-même. Mais que désirait-il ? Imiter son ami dans son oisiveté ? N'est pas nonchalant qui veut. Félix n'était ni chanceux, ni funambule, ni danseur, lui. Et surtout, il était pauvre. Sa chaussure dont il essayait de recoller la semelle en la pressant entre ses mains ne cessait de le lui rappeler. Il s'en offrirait une paire neuve avec sa première paire, il l'achèterait chez un fripier : des bottines en cuir de vache ancien. Et tant pis pour leur prix, il en avait toujours rêvé.

Aussitôt qu'il commencerait à travailler pour le Mouvement, les problèmes accumulés se régleraient d'eux-mêmes. Il recevrait une carte de rationnement de rang plus élevé ; il aurait accès au marché central, avec de meilleurs produits, et n'aurait presque plus besoin de passer par le marché noir et de risquer sa vie dans les allées du cimetière pour acheter son tabac. Il aurait, livré chaque semaine, du tabac légal et de quoi se payer un appartement : on en trouvait de modestes, mais corrects, dans les quartiers proches du fleuve.

Il mesurait toutefois son retard. Il avait compris le message d'Edgar qui, bien que silencieux, était aussi clair que le regard glacé que lui avait lancé son père dans les salons d'apparat du vieil hôtel. Il se débrouillerait à présent par ses propres moyens. Il allait montrer l'exemple, sortir dignement de cette amitié. C'était lui qui l'enterrerait.

Félix s'apprêta à sortir pour se rendre de bonne heure à la Haute-École. Plus tôt il verrait l'orienteur, plus tôt son sort serait scellé. Il allait ouvrir la porte lorsqu'il entendit quelqu'un y toquer. Peu habitué à une visite si matinale et même aux visites en général, Félix leva les yeux, croyant d'abord au pas d'un cordelier sur son toit. Puis il se souvint que les linceuls de sa rue étaient déjà hissés.

Le bruit venait bien de la porte.

LE CONCIERGE ? Non : il avait le double des clés. Un contrôleur venu mesurer sa consommation d'eau ? Il ne se donnerait jamais la peine de frapper. Edgar ? Sûrement pas. Déjà avant sa disparition, il détestait cet appartement qui pourtant était le sien. Qui, alors ? *Tap, tap, tap*. Là, de l'autre côté de la porte un petit bruit, sec et discret, indiquant la présence d'un visiteur bien décidé à entrer. Mauvaise nouvelle... pensa Félix, au son osseux du triolet contre le bois de sa porte. Comme il ne bougeait toujours pas, une voix, douce et fluette, s'adressa à lui :

– Monsieur Félix ? Vous êtes là ?

C'était une voix d'homme. Ce dernier parlait tout bas. Félix réfléchit avec sa rapidité coutumière quand il se sentait en danger. Figé, tel l'animal pris au piège dans sa tanière. Qu'avait-il fait ? Comme tout le monde, il était en faute, mais laquelle de ses fautes exactement méritait une telle visite ? Il tenta d'ordonner ses pensées. L'un des adjoints véreux du père d'Edgar, venu le

déloger ? Un huissier mandaté par le hiérarque ? Ou pire encore, un homme de la Conciergerie ? Aucun de ces visiteurs n'aurait frappé à sa porte avec autant de discrétion, sinon de courtoisie.

– Monsieur Félix ? continuait de chuchoter la voix.

Il fallait ouvrir. De toute façon, il n'y avait pas d'autre issue.

– Une minute, je vous prie.

Félix regarda par la fenêtre mais ne vit personne posté en bas de l'immeuble. Les agents de l'Empire ne se déplaçaient jamais seuls. Félix ouvrit la porte.

Face à lui se tenait un homme de petite taille, au regard aussi doux que sa voix. D'apparence, en tout cas. Félix avait immédiatement reconnu celui qui restait posté devant chez lui ces jours-ci. Une drôle de tête, des yeux ronds grossis par d'épaisses lunettes. Il portait un costume plutôt sombre, mais trop bien taillé et de trop bonne qualité pour être celui d'un homme de la Conciergerie.

– Vous êtes Félix, n'est-ce pas ? Je vous prie de m'excuser de vous déranger si tôt. L'heure me paraissait appropriée pour une visite qui se doit de rester discrète. Pouvez-vous me recevoir ? J'ai à vous parler d'affaires privées de la plus haute importance.

Démuni, Félix laissa entrer l'inconnu. Il ouvrit la fenêtre afin de chasser l'odeur du tabac froid. Il en profita pour jeter un rapide coup d'œil à la gouttière : une fuite possible au cas où la situation se dégraderait.